

Comprendre la logique de la haine : quels en sont les mécanismes ?

Colloque du 9 mars 2019
Librairie internationale Kléber - Strasbourg

Exposé de Jacob ROGOZINSKI

« De l'exclusion à la persécution : logique de la terreur »



*Jacob Rogozinski est philosophe,
membre du Centre de recherches
en philosophie allemande et contemporaine
de l'université de Strasbourg.*

Jacob ROGOZINSKI : C'est toujours un plaisir pour moi, installé à Strasbourg depuis une bonne douzaine d'années, de revenir à la librairie Kléber qui est un lieu de rencontre et de réflexions très intéressant. On m'a donné vingt minutes montre en main pour parler, j'essaierai donc d'être le plus concis possible pour aborder l'énigme de la haine – parce qu'au fond, c'est quelque chose de très énigmatique.

Le point de départ est très simple : la haine, ça existe, c'est un affect ou un sentiment qui est universel. Nous pourrions faire un sondage : qui, parmi nous, n'a jamais éprouvé, ce serait-ce qu'une fois dans sa vie, de la haine ? Personne. C'est quelque chose d'extrêmement commun, c'est un sentiment universel, et pourtant tout à fait étrange et énigmatique, et cela a un côté effrayant. Si le terme « mal radical » avait un sens, peut-être pourrait-on dire – je l'ai écrit parfois – que la haine serait le mal radical, c'est-à-dire l'affect le plus destructeur, le plus terrifiant, le plus dangereux de tous les affects qui traversent les hommes.

Comment rendre compte de la haine ? C'est la question. Je vais peut-être fâcher certains de mes confrères ou collègues qui sont ici, mais il y a une manière à mon avis trop simple de rendre compte de l'expérience de la haine, c'est de

rattacher cela à un instinct ou à une pulsion, de parler d'un instinct d'agressivité ou d'une tendance à la destructivité humaine. Pensons à Freud : en 1920, il découvre – mais est-ce une découverte ? – ou forge le concept d'une « pulsion de mort » silencieuse, cachée, qui serait entrelacée et intriquée avec des pulsions de vie ; donc, l'existence humaine et les sociétés humaines seraient traversées par ce conflit entre Éros et Thanatos, entre pulsions de vie ou pulsions sexuelles et pulsions de mort qui sont des pulsions de destruction ou d'autodestruction.

Durant des années, j'ai trouvé cette idée de pulsion de mort très séduisante, trop peut-être. Pourquoi ? C'est un peu polémique, pardonnez-moi, mais il y a un passage que j'aime beaucoup dans *Le Malade imaginaire* de Molière, au moment où Argan se trouve intronisé comme médecin dans une cérémonie bouffonne. Il passe un petit examen et on lui demande : « *Cur opium facit dormire* – pourquoi est-ce que l'opium fait dormir ? » Et il répond : « *Quia est in eo virtus dormitiva* – parce qu'il a en lui une vertu dormitive. » Molière se moque non seulement des médecins de son époque, mais d'une certaine philosophie scolastique qui prétendait tout expliquer par des qualités occultes : pourquoi est-ce que les horloges montrent l'heure ? Parce qu'il y a en elles une vertu « horodictive » – une vertu de montrer l'heure... Pourquoi est-ce que les moulins broient le blé ? Parce qu'ils ont dans leur meule une vertu « fractive »... Ces choses étaient dites plus ou moins ironiquement à l'époque.

Cela s'appelle une explication tautologique : pourquoi avons-nous tendance à nous détruire et à détruire les autres êtres humains ? Parce qu'il y a en nous une vertu destructrice, une tendance à la destruction. Mais c'est une pure tautologie : on se contente de redoubler par un pseudo-concept une réalité donnée, et ce concept ne fait que l'énoncer autrement, sur un autre mode. Donc, je pense que ce n'est pas par là qu'il faut passer.

Je voudrais revenir sur ce qui a conduit Freud en 1920, donc assez tard dans son trajet, à introduire cette notion de pulsion de mort. C'est sans aucun doute lié à l'épreuve de la Première Guerre mondiale. Que n'aurait-il dit s'il avait vécu la seconde ? Vous savez qu'il est mort dans les tout premiers jours de septembre 1939, au moment où la Seconde Guerre mondiale se déclenchait. Il a été confronté à la première et cela a été pour lui une très grande désillusion, parce que Freud était un homme qui croyait aux progrès de la culture, aux progrès de la raison à laquelle la psychanalyse contribuait massivement. Là, il découvre tout à coup en 14-18 que nous, hommes modernes, hommes civilisés, sommes finalement comme nos lointains ancêtres une bande d'assassins.

Il avait déjà découvert un an plus tôt, dans *Totem et Tabou*, que « toute société repose sur un meurtre commis en commun », un meurtre fondateur, celui du père de la horde primitive. Il découvre aussi que tout individu est virtuellement un ennemi de la culture, un ennemi de la civilisation. Donc il y a une dimension tragique, plus encore que pessimiste, qui s'est révélée à Freud, sans doute dans le choc de la guerre, et c'est cela et d'autres éléments internes à l'évolution de sa pensée qui l'ont conduit à formuler cette hypothèse d'une pulsion de mort. Mais il présente cela comme une spéculation, et une spéculation qui est quasiment un mythe : la doctrine des pulsions, dit-il, est « mythologique ». C'est l'idée que nos tendances pulsionnelles sont répétitives – il parle de « pulsions de répétition » –

et tendent à nous ramener à un état antérieur. Or, l'état antérieur à la vie, c'est l'inorganique, c'est la mort. Donc, il y aurait en nous une pulsion de mort qui nous ferait revenir en deçà de l'état du vivant.

On peut se demander si Freud ne confond pas l'état inorganique – la matière non vivante – et la tendance active à la destruction et à l'autodestruction, qui se manifeste par exemple dans la haine. J'ai donc décidé de renoncer à parler de pulsion de mort ou de tendance à la destructivité. Je pense que cela nous égare, cela donne une fausse solution.

*
* * *

Du coup, l'énigme de la haine devient d'autant plus inquiétante, d'autant plus difficile à résoudre. Au fond, si toute pulsion est une pulsion de vie, alors il faut se demander comment il arrive – et il arrive souvent – que la vie puisse se retourner contre elle-même et chercher à se détruire en soi-même et chez les autres. Ce retournement contre soi, c'est peut-être cela, l'énigme qu'il faut tenter de penser.

Peut-être que cela aurait à voir avec ce que les biologistes et les médecins désignent comme des maladies auto-immunes, où l'on voit le système immunitaire se retourner contre l'organisme qu'il devait défendre pour se mettre à le détruire. C'est une sorte de retournement qui transforme le système de défense en menace. Peut-être que la haine a à voir avec cela. C'est une hypothèse.

Pour revenir à Freud, je crois que l'hypothèse de pulsion de mort qu'il formule en 1920 n'est pas nécessaire pour comprendre la haine, et cela pour une raison très simple : cinq ans plus tôt, dans un recueil très important qui s'appelle *Métapsychologie*, il avait développé une analyse extrêmement intéressante du sadisme, du masochisme, de l'amour et de la haine, sans faire appel à la notion d'une pulsion de mort qu'il n'avait pas encore élaborée.

Dans « Pulsions et destins des pulsions », il y a des analyses magnifiques où Freud essaie de montrer notamment que la haine fait partie de ce qu'il appelle « les pulsions du moi », un affect qui s'enracine dans le narcissisme du moi. Il dit une phrase importante : « Le moi expulse hors de lui ce qui, en lui, provoque du déplaisir », si bien que « l'extérieur, l'objet, le haï seraient au début identiques ». C'est une phrase extraordinaire. Si on veut comprendre par exemple la haine de l'étranger qui traverse l'Europe et qui fait qu'on laisse des hommes, des femmes et des enfants se noyer par milliers en Méditerranée ou mourir de soif dans le désert en les considérant comme une menace absolue pour l'existence même de notre monde, on peut faire un lien avec cette phrase de Freud. Il y a quelque chose en nous qui fait que l'extérieur, l'objet, le haï, sont au départ identiques. C'est de l'ordre de la projection : ce quelque chose qui est en moi, je le rejette hors de moi pour l'attribuer à quelque chose qui est hors de moi. Projection primaire, pourrait-on dire – selon Freud, ça se passe au tout début de l'existence –, mais il est certain que cette projection primaire se répète sous d'autres formes qu'on pourrait appeler des projections secondaires qui ont lieu tout au long de la vie ; là aussi, Freud a tenté d'en rendre compte.

Il a fait de très belles analyses, par exemple dans son étude du cas de psychose de Daniel Paul Schreber : il analyse ce qu'on appelle le délire de persécution, et il y voit l'effet d'une projection fondamentale. Il y a d'abord une tendance à la haine, un désir de détruire l'autre, et puis ce désir de détruire, je le refuse en moi et je le projette – inconsciemment bien sûr – dans l'autre, comme si c'est l'autre qui voulait me détruire : « Non, je ne veux pas le tuer, c'est lui qui veut me tuer. » Ce qui émerge à la conscience, c'est l'idée délirante : « Il, elle, ces gens-là, veulent ma mort. Et donc, je me défends puisqu'ils veulent ma mort, puisqu'ils complotent contre moi pour me détruire. Je suis en état de légitime défense, donc je les anéantis. » C'est une analyse très forte qui nous permet de comprendre quelque chose du mécanisme de la haine : le tenant de la haine, de la haine la plus radicale, de la haine exterminatrice, est quelqu'un qui se présente toujours comme en état de légitime défense, comme si sa propre haine ne faisait que répondre à une agression venant de l'autre.

Je vais citer une phrase assez effrayante qui a été prononcée dans un de ses discours par Himmler, le maître d'œuvre de la Solution finale et le dirigeant des SS sous le nazisme. C'est un discours secret prononcé à ses officiers SS en 1943, donc il disait vraiment le fond de sa pensée : « Nous avons le droit moral, nous avons le devoir envers notre peuple d'anéantir ce peuple [juif] qui voulait nous anéantir. » Je pense que Himmler y croyait réellement – et Hitler y croyait sans doute aussi –, le tenant de la haine croit à ce qui le fait haïr. Il croyait que les juifs voulaient anéantir le peuple allemand et qu'en anéantissant les juifs, le peuple allemand ne faisait que se défendre contre cette agression. Cela fait des meurtriers sans culpabilité, sans remords. Je crois qu'on n'a vu aucun nazi, dans les procès de Nuremberg ou dans celui de Barbie plus récemment, dire « j'ai eu tort, c'était mal, ce que j'ai fait ». Les staliniens pratiquaient l'autocritique, ce qui fait que souvent, ils sont revenus sur leurs erreurs, mais les nazis, non : ils n'ont jamais regretté ce qu'ils ont fait. Pas plus, d'ailleurs, que les génocidaires hutus au Rwanda. Ces gens sont saisis par une haine sans culpabilité, ce qui peut les conduire à une extermination sans limites.

Si on suit cette idée jusqu'au bout, on voit que le fond de la haine, c'est qu'elle se projette sur une victime extérieure qui est une victime innocente. J'ai écrit un livre où je parle notamment de la chasse aux sorcières, et je lui ai donné comme titre un passage d'un psaume qui est aussi repris par le Christ dans l'Évangile de Jean : *Ils m'ont haï sans raison*. D'une certaine manière, la haine est toujours sans raison ; celui qui est désigné comme cible de la haine ne l'est pas pour des causes objectives, mais parce que le haineux projette sur lui quelque chose qui est en lui et qui désire la destruction.

*
* *
*

On comprend mieux le mécanisme de la haine, mais on ne voit pas très bien d'où vient cette haine démesurée que le haineux projette sur l'autre. C'est une question redoutable. Le temps tourne et je ne vais pas chercher les causes profondes de la haine – s'il y en a. Je vais me contenter de brièvement montrer comment cela fonctionne. Ce n'est donc pas le pourquoi, mais le comment qui va m'intéresser. Je vais chercher à décrire la logique de la haine.

Il y a une phrase intéressante dans le langage des jeunes. Souvent, ils ne disent plus « j'ai de la haine », mais « j'ai la haine ». J'aime beaucoup cette expression. « J'ai *de* la haine », cela veut dire que j'ai aussi autre chose, par exemple du respect, de l'indignation, voire de l'amour, ou peut-être un espace pour réfléchir et se demander si j'ai raison de haïr celui que je hais. « J'ai *la* haine », c'est comme un bloc total qui ne se divise pas. C'est la haine qui me possède totalement, de part en part, sans qu'il n'y ait plus de place pour un autre sentiment ou une réflexion.

Cela, Freud l'avait déjà entrevu dans sa *Métapsychologie*. Il dit que la haine n'est pas une pulsion, parce que les pulsions visent toujours des objets partiels, des petits bouts du corps. Mais la haine – comme l'amour d'ailleurs, puisque ces deux sentiments sont souvent très proches et entrelacés – est un sentiment indivisible qui vise toujours un objet total. Ce qui veut dire que lorsqu'on a « la haine » envers quelqu'un, un homme ou un groupe d'hommes, un peuple, une « race », les migrants..., on vise à la destruction totale de son objet de haine, à son anéantissement.

*
* *
*

Le but de la haine, c'est donc de détruire sa cible, de l'anéantir, et de la détruire *quoi que* sa cible ait pu faire. Ce qui devrait nous permettre de distinguer deux sentiments qui nous semblent très proches : la haine et la colère.

Qu'est-ce que la colère ? On éprouve une colère envers une injustice qu'on pense avoir subie. L'homme en colère, à tort ou à raison, pense qu'on a commis une injustice envers lui, il est en colère contre cela, donc il désire à sa manière réparer l'injustice. Ce qui veut dire que dans la colère, il y a un certain rapport au juste et à l'injuste ; il y a une idée de la justice qui est impliquée. Je pense que ce n'est pas le cas de la haine, parce que celui qui a la haine ne désire qu'une chose : anéantir son objet de haine. Il ne prend pas en compte un tort ou une injustice qui aurait pu être commise envers lui, il cherche simplement à détruire, à anéantir.

Ce passage de la colère à la haine est très important. C'est impalpable, c'est une frontière extrêmement poreuse. Si la colère a rapport à la justice, cela signifie qu'il y a des justes colères. On parle de la colère de Dieu, mais jamais de la haine de Dieu ou alors très rarement. Un dieu de justice est aussi forcément un dieu de colère : il est en colère contre les injustes. Mais la haine, c'est autre chose : cela renvoie plutôt à une figure différente que les religions appelaient le diable. La frontière entre Dieu et le diable, entre la colère et la haine, comme je le disais, est extrêmement poreuse.

Donc, il faut essayer d'éviter que la colère devienne de la haine, qu'elle perde son rapport au juste et à l'injuste et qu'elle devienne un désir de destruction ; ce n'est pas facile.

Il y a des révoltes contre l'injustice, par exemple contre les taxes injustes qui pèsent sur une catégorie de la population et qui attaquent leur pouvoir d'achat. Il y a des colères et des indignations qui au départ sont tout à fait légitimes et qui, à

un moment donné, virent à la haine, deviennent démesurées, incontrôlables, purement destructrices. Comment réussir à résister à cela ? Lorsque quelqu'un est passé de la colère à la haine, comment le faire revenir en arrière, comment limiter sa haine ? Ce sont des choses auxquelles nous sommes confrontés tous les jours dans l'actualité la plus proche.

*
* *

Comment s'opère ce passage de la colère à la haine ? Dans mon enquête historique sur la chasse aux sorcières, j'ai essayé de faire une généalogie des mouvements de persécution – ce que j'appelle les dispositifs de persécution – pour montrer comment on passait de l'exclusion à la persécution.

À une certaine période du Moyen Âge, les lépreux étaient enfermés dans des léproseries tenues à l'écart des villes, parce qu'on s'imaginait à tort que la lèpre était très contagieuse. Les juifs aussi, à partir du XII^e siècle, ont commencé à être enfermés dans des « juiveries » – ce qu'on appellera plus tard des ghettos. C'est la logique de l'exclusion : on se sépare de catégories qu'on considère comme une menace ou un danger, envers qui on éprouve un certain dégoût.

Puis, à un moment donné, on passe du dégoût à la haine, de l'exclusion à la persécution, et cela, on peut le situer historiquement de manière très précise. Au début du XIV^e siècle, tout à coup, il y a l'idée d'un complot des lépreux qui conspireraient pour empoisonner les puits et propager la lèpre chez les bons chrétiens. Donc, il y a une grande émeute qui se développe et qui se répand très vite. On n'avait pas besoin d'Internet ni de la télévision : la rumeur suffisait pour se répandre en quelques jours à travers tout un pays. On a massacré les trois quarts ou les quatre cinquièmes des lépreux dans les léproseries. Cela va se reproduire trente ans plus tard, au moment de la grande peste, y compris à Strasbourg où plusieurs milliers de juifs ont été brûlés sur ce qui est aujourd'hui la place de la République, parce qu'on les accusait de propager la peste.

J'appelle cela un dispositif, c'est-à-dire un ensemble de pratiques, de croyances ou d'illusions, qui se condensent pour engendrer une action. Ce qui est très intéressant et qu'il faut tenter d'analyser, c'est le passage d'un dispositif d'exclusion à un dispositif de persécution : il ne suffit pas d'exclure, car ce qui est exclu est une telle menace – une menace si contagieuse – que sa simple existence est dangereuse et qu'il faut l'anéantir. C'est là que surgit la haine.

*
* *

Comment de tels dispositifs peuvent-ils arriver à capter des sujets, à saisir des gens pas forcément méchants, tout à fait ordinaires, et à les entraîner à commettre des actes meurtriers et destructeurs ?

Il y a ce que j'appelle des schèmes, qui sont des représentations imaginaires investies par des affects. Les affects ne suffisent pas pour provoquer des actions, ou alors ce sont des actions limitées, par exemple lorsqu'un petit groupe de paysans décident de jeter à la rivière une vieille femme parce qu'on l'accuse

d'avoir jeté un maléfice sur une vache, mais cela arrive de façon sporadique et très limitée. Cela devient une véritable persécution de masse lorsqu'on en vient à envoyer au bûcher des centaines de milliers de femmes et d'hommes aussi, notamment en Alsace qui était l'un des épïcêtres de la chasse aux sorcières : hormis à Strasbourg, les bûchers ont flambé massivement pendant au moins deux siècles, entre le XV^e et le XVII^e, notamment à Sélestat, à Molsheim et à Mulhouse. Pour que cela devienne une persécution de masse, il faut quelque chose de plus, il faut qu'un dispositif se mette en place et qu'il utilise certains schèmes, certaines représentations qui puissent capter les affects, les sentiments des gens.

C'est quoi, ces schèmes ? Il y en a plusieurs. Tout à l'heure, j'ai évoqué le complot des lépreux : voilà un schème très intéressant. C'est l'idée que les lépreux conspirent pour empoisonner les puits. On est très loin de notre époque, la lèpre a disparu, mais si on remplaçait « lèpre » par « sida », on aurait des cas plus contemporains...

En travaillant sur la chasse aux sorcières, j'ai découvert qu'elle était au départ un complotisme. Ce qui a mis en mouvement cette gigantesque machine d'extermination, de torture, d'arrestations arbitraires, ces bûchers qui ont flambé dans toute l'Allemagne et dans une partie de l'Europe, c'est une théorie du complot. C'est l'idée qu'il y a une secte très puissante de sorciers et sorcières qui conspirent pour prendre le pouvoir et imposer une religion diabolique à la place de la religion chrétienne.

La théorie du complot... « Théorie », c'est lui faire trop d'honneur. C'est un schème. C'est une représentation imaginaire qui peut capter des affects d'indignation, de révolte, de colère, et les faire virer à la haine. Lorsque le paysan voit mourir sa vache ou lorsque la femme voit mourir son enfant d'une maladie imprévisible, à celui qui éprouve de la douleur, de l'indignation, à celui qui cherche à comprendre, le dispositif propose un schème : « C'est la voisine qui fait partie du complot, c'est elle qui a *maléficié*, qui a ensorcelé ta vache ou ton fils, et donc il faut la conduire devant le tribunal, il faut la torturer jusqu'à ce qu'elle avoue, et on l'emmènera au bûcher. » Cela semble ancien car de telles scènes se situent à la fin du Moyen Âge, mais c'est un schème très tenace.

Ce qui est terrible avec ces schèmes qui captent des affects et les modifient, c'est qu'ils peuvent persister à travers les siècles en produisant les mêmes effets. Hitler avait appris par cœur les fameux *Protocoles des Sages de Sion*, un faux qui avait été écrit en 1901 par un agent de la police secrète du tsar et qui décrivait une imaginaire conspiration juive mondiale. C'était le livre de chevet des grands dignitaires nazis.

On pensait, et j'avais pensé moi-même, que le schème du complot était mort et enterré dans les ruines du bunker d'Hitler en 1945. Mais allez sur Internet et tapez par exemple « Illuminati » : vous verrez en quelques fractions de seconde surgir des millions d'occurrences. J'étais invité par la maison de la culture de Bischwiller le mois dernier, avec deux cents élèves de lycées professionnels, sur le thème des *fake news*, de l'information, etc. Je leur dis : « Qui parmi vous a entendu parler des Illuminati ? » Deux cents doigts se lèvent. « Je vais vous apprendre quelque chose qui va vous faire de la peine : ils ont été quelques

centaines de personnes entre 1786 et 1788 en Bavière. En 1788, il n'y en avait plus. Cela n'existe plus, c'est maintenant un pur fantasme. » Rien de plus vivace que le complotisme.

Les gilets jaunes – pour lesquels j'ai de l'empathie, je tiens à le dire, parce qu'il y a une véritable révolte contre l'injustice – sont parfois, sur certaines franges, perméables à des tendances complotistes qui partent des réseaux sociaux. À mon avis, cela reste minoritaire et circonscrit, mais le schème du complot est extrêmement puissant et vecteur de haine, sans aucun doute.

Il y a d'autres schèmes plus étranges encore. Le djihadisme – j'ai écrit un livre sur le sujet – est un complotisme, structuré par l'idée qu'il y a un grand complot américano-sioniste, comme ils disent, qui conspire contre l'islam pour le détruire. Mais le djihadisme est aussi un messianisme. Les djihadistes, ces gens qui sont partis rejoindre Daech en Syrie et en Irak, croyaient dur comme fer à la venue du Mahdi, c'est-à-dire le messie que l'islam attend ; ils croyaient à la grande bataille qui aurait lieu à Dabiq, au nord de la Syrie, entre l'armée du bien – l'armée du Mahdi – et l'armée du mal qui est l'armée juive ou « judéo-croisée », à la victoire finale des forces du bien, au jugement dernier, à la résurrection des morts... Bref, tout ce à quoi l'Occident chrétien a cru pendant des siècles, du Moyen Âge à la Renaissance.

Ce schème du messie, c'est un schème d'espérance ; les affects que provoque le schème messianique, c'est la foi en un monde meilleur, un monde plus juste. Or, il est arrivé historiquement que ce schème qui peut mobiliser des foules nombreuses « pour la justice » ait pu s'entrelacer à un schème tout à fait autre : celui de l'anti-messie, de l'Antéchrist, que l'islam appelle le *Dajjal* (l'imposteur) et qui, lui, est un foyer de haine. Et donc, l'espérance a pu s'entrelacer à la haine. « Comme l'espérance est violente », dit un vers d'Apollinaire... Toute la violence de l'espérance et du désir de justice a pu ainsi être captée par des schèmes et par des dispositifs de persécution et de terreur.

*
* *
*

La difficulté est que nous n'avons pas seulement à combattre des idées. Ce ne serait pas si difficile que cela si on pouvait discuter, si on pouvait argumenter avec des gens qui ont la haine. Mais avez-vous déjà discuté avec un raciste, un antisémite, un xénophobe, un misogyne fanatique ou un homophobe enragé ? Vous voyez bien qu'à un moment donné, les arguments ne servent plus à rien : on se heurte à un roc, et c'est précisément le noyau de la haine qui est rebelle à tout argument. On n'a pas affaire à des théories, à des idées, ni même à des opinions, mais à des schèmes, c'est-à-dire quelque chose de très compact, sédimenté, qui traverse les siècles, qui capte des affects et provoque des actions destructrices.

Peut-on détruire des schèmes, peut-on les déconstruire ? Peut-être, par un très long travail d'éducation, en essayant de trouver la manière, en essayant de trouver le défaut de la cuirasse, le talon d'Achille.

Je voudrais citer un homme remarquable, une très belle figure de l'Occident chrétien : Bernard de Clairvaux, le fondateur de l'Ordre des Cisterciens. Au moment de la seconde croisade, c'est-à-dire au XII^e siècle, le pape a prêché à Vézelay la croisade contre les infidèles. Un grand mouvement antisémite, pogromiste, se soulève aussitôt – comme cela avait été le cas dans la première croisade cinquante ans plus tôt, ce qui avait conduit à des pogroms gigantesques. Bernard de Clairvaux, qui avait une très grande influence dans la chrétienté à l'époque, va voir les émeutiers qui allaient déferler sur la communauté juive et leur dit : « Celui qui touche à un cheveu d'un juif, c'est comme s'il arrachait la prunelle de Jésus-Christ. Les juifs sont les os et la chair de notre Seigneur. » Et l'émeute s'arrête, le pogrom s'interrompt, les gens rentrent chez eux. Il était arrivé, en s'appuyant sur ce qui était la foi et les croyances de l'époque, à trouver les mots qui déconstruisent un schème de haine et à enrayer un mouvement de haine. C'était une tentative réussie.

Il y a d'autres tentatives. À notre époque, on croit beaucoup moins à la chair et aux os de Jésus-Christ ; il faudrait trouver d'autres mots, d'autres choses, par exemple la force du tribunal.

Je voudrais également évoquer Danton. Il a perçu très vite qu'un flot de haine déferlait chez les sans-culottes, chez le petit peuple parisien victime d'injustices, et que cela pouvait conduire à des massacres abominables. Après les massacres de septembre 1792, avec près de mille personnes tuées de manière abominable, torturées, violées, coupées en morceaux dans les prisons de Paris, Danton se dit qu'il faut trouver une solution pour canaliser ça : en créant un tribunal révolutionnaire comme « antidote à la colère du peuple », il tente de trouver une riposte. Bernard de Clairvaux a trouvé la bonne riposte, mais pour Danton, ça n'a pas marché : quelques mois plus tard, le tribunal révolutionnaire l'a envoyé à la guillotine. Parfois ça marche et parfois, ça ne marche pas...

C'est à nous, maintenant, d'inventer la manière de limiter les effets de ces schèmes, de réussir à les disloquer, à les déconstruire, pour empêcher la colère de virer à la haine. Cette tâche est devant nous et il faut la recommencer à chaque fois, parce qu'elle est extrêmement difficile. Il faut la reprendre, toujours, parce qu'on a affaire au même sentiment de haine, mais qui prend des formes et s'appuie sur des schèmes à chaque fois nouveaux. Je vous remercie.